

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (Du 9 août 1900, Du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 9 août. Indications pour la Louisiane. Temps généralement beau, vent dredi et samedi; vents légers à frais du sud-est.

NOTRE EDITION

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'ABELLE publiera cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1899-1900 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières d'actualité et de la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle—ne s'offrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, qu'ils envoient le plus tôt possible.

SOUSCRIPTION.

Souscription ouverte en faveur des veuves et des orphelins des officiers de police tués dans l'accomplissement de leur devoir :

Table listing names and amounts for the subscription: A. Pères (3 00), Henri Bouley (1 00), Mme L. Besandun (15 00), Chee Kung Tong (20 00), M. A. Macarty (2 00), Alexis Ribet (5 00), Mme J. V. Pinkington (2 00), G. Espy (1 00), Typographes de l'Abelle (1 00), L'ABELLE (25 00), Paul Capdevielle (5 00), Jean Pomes (2 00), J. Emile Riviere (1 00), S. Vidale (2 00), Un employé de l'ABELLE (1 00), John P. Lewis (5 00), Fou Loy Tai & Cie (5 00), Quong, Sun & Cie (5 00), Hop Kee (5 00), Ou Yick (5 00), A. C. (1 00). Total: \$112.00

LA QUESTION

SERVICE CIVIL.

Nous ne connaissons pas de question municipale qui ait été agitée par les esprits, de tourner les têtes, de provoquer des disputes interminables et insolubles, que celle du service civil. Que de raisonnements et de déraisonnements n'avons-nous pas entendus proférer sur ce sujet? Que de théories l'on a construites! tout de systèmes l'on a démolis! tout le monde a dit son mot. Les plus difficiles n'ont pas à se plaindre. La politique—oui, la politique qui fourne son nez partout, même là où elle n'a que faire, surtout là où elle n'a que faire, pour tout gâter, pour tout aduler—la politique s'en est mêlée.

Il y a eu de braves gens bien intentionnés, du reste, et fort honnêtes, qui sont allés jusqu'à ressusciter la théorie de la rotation des emplois. Nous demandons franchement ce que ce système peut avoir de commun avec l'administration d'une grande ville comme la nôtre? En pareil cas, il faut toujours en revenir à la question des affaires commerciales ordinaires.

Quand un négociant qui gère une grande maison de commerce est content d'un employé, qui lui a fait faire de belles et bonnes affaires, est-ce que, au bout de deux ou quatre ans, il se croit obligé de s'en débarrasser, pour donner la place à un autre qui ne le vaudra peut-être pas, qui, peut-être même, le ruinera?

Non certes. Il cherche au contraire à le garder, à s'assurer son service pour l'avenir, et, certes, il a parfaitement raison.

Pourquoi donc en serait-il autrement dans les affaires d'une grande communauté municipale? Ne mérite-t-elle pas d'être aussi bien servie qu'une maison de commerce?

Rejetons donc bien loin ces pitoyables arguments. Songeons sérieusement à procurer à notre corporation municipale des serviteurs aussi intelligents qu'honnêtes.

Assés, attendons-nous avec impatience, avec anxiété, la nomination des membres du nouveau bureau du service civil. Elle ne se fera pas attendre, cette nomination.

On ne perd pas son temps dans notre nouvelle administration; on va droit au but; et l'on choisit celui qui paraît être le meilleur, sans se soucier de plaire à celui-ci, ou de déplaire à celui-là. On écoute sa conscience; on va droit au sentiment du devoir; on ne s'en trouve pas mieux. Nous en avons pour preuve les succès qui couronnent toutes les entreprises de l'administration.

A l'heure qu'il est, nous ignorons quels seront les choix du maire; mais nous savons d'avance qu'ils seront excellents. Les choix, du reste, sont déjà faits, nous assure-t-on. L'administration même si rondement les affaires, grâce à la froide impartialité qu'elle apporte en toute chose, qu'elle n'attend que le jour et l'heure de la mise en vigueur; de la loi nouvelle pour proclamer ses choix.

Le Meilleur est le Meilleur Marché. Résidents à aussi les prix qu... M. de l'Abelle au prix réduit. Pour des informations appeler le Téléphone 1091.

COMMERCIAL TELEPHONE AND TEL. GRAPHIC COMPANY, 1091 Poydras et Canal.

MORT D'UN

Homme Politique ALLEMAND.

Guillaume Liebknecht, homme politique allemand, dont l'Abelle a annoncé la mort hier, était né à Giessen le 29 mars 1826. Il étudia la philosophie aux Universités de Giessen, de Berlin et de Marbourg, embrassa la carrière des lettres et fut condamné plusieurs fois pour délits de presse. Après avoir pris part au mouvement révolutionnaire de Bade en 1849, il passa en Suisse, d'où il dirigea avec Herweg les associations ouvrières, reçut l'ordre de quitter ce pays et se rendit en Angleterre. Il entra en Allemagne à la suite de l'amnistie de 1862, et fut quelque temps rédacteur de la Norddeutsche Allgemeine Zeitung, qu'il quitta lorsque ce journal devint l'organe du prince de Bismarck. Après avoir été mêlé à l'agitation ouvrière de 1865, il sortit de Prusse et rédigea le journal Mitteldeutsche Volks Zeitung, supprimé plus tard par le gouvernement prussien; M. Liebknecht lui-même fut arrêté pendant un voyage qu'il fit en Prusse, et subit une détention de trois mois.

En 1867, député au Parlement de l'Allemagne du Nord, par une circonscription du royaume de Saxe, il se fit en même temps rédacteur du journal Demokratische Wochenblatt, organe du parti socialiste et des associations ouvrières, et combattit, tant à la tribune que dans son journal, les actes de M. de Bismarck, la déclaration de la guerre à la France, la proclamation de l'Empire et l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Accusé de haute trahison avec son collègue Bebel, il fut condamné à deux ans d'emprisonnement dans une forteresse, le 26 mars 1872, et subit sa peine au château fort de Habersburg. En janvier 1874, il fut élu député au Reichstag de l'Empire, ne put y siéger qu'en 1875 et continua à combattre le gouvernement. Dans le même temps, son élection à la deuxième Chambre du royaume de Saxe était invalidée, parce qu'il ne pouvait justifier d'un séjour de trois ans dans le pays.

Envoyé au reichstag, aux élections suivantes, malgré tous les efforts du gouvernement contre sa candidature, il dévoila une série de faits tendant à établir la violation du secret des lettres par le gouvernement, et après une vive discussion, obtint la promesse d'une enquête (mars 1879). Réélu le 8 novembre 1881, à Mayence, il vit à plusieurs reprises, son mandat législatif interrompu par des condamnations pour délits de presse et pour offense au chancelier de l'Empire (1882 et 1883).

Il échoua aux élections générales du 21 février 1887, mais une élection à Berlin même, le 30 août 1887, le fit entrer au Reichstag.

Dans ces dernières années, la suppression du petit état de siège ayant laissé un plus libre cours aux manifestations socialistes, M. Liebknecht se trouva bientôt dépassé par des sectes radicales et accusé de modération, malgré la persistance de ses campagnes contre le régime de la société bourgeoise.

En 1888 il alla prendre part aux débats des congrès socialistes d'Amérique. Sa présence avait été récemment très remarquée au congrès révolutionnaire-socialiste de Marseille, où il s'est

montré particulièrement plein de confiance dans le prochain triomphe de ses idées, tant en Allemagne que dans les principaux Etats de l'Europe (24-27 septembre 1892). Le bruit a couru, mais sans fondement, que son langage concernant les relations de la France avec les puissances étrangères avait déterminé le gouvernement français à le faire reconduire à la frontière.

GLADSTONE.

On vient d'inaugurer à Athènes, en face de l'Université, un monument en l'honneur de Gladstone. Il y a longtemps que la jeunesse de Grèce avait formé le projet de rendre cet hommage solennel au "great old man", en qui elle admirait non seulement le généreux défenseur, de toutes les causes libérales, mais aussi le lettré, le philologue et l'helléniste. Dès 1883, une souscription avait été ouverte par les étudiants et elle avait rapidement atteint la somme de 45,000 drachmes. A la suite d'un concours, le sculpteur Vitalis avait été chargé de faire revivre dans le marbre les traits du célèbre homme d'Etat et il était venu en Angleterre, où on le vit longtemps dans l'entourage de M. Gladstone qui consentait à lui donner quelques séances pendant les courts loisirs que lui laissent ses travaux de tout genre.

La statue, achevée depuis quelques années, était restée jusqu'ici, comme oubliée, dans l'atelier du sculpteur. Elle a été placée, le 7 de ce mois, sur une haute colonne devant l'Université d'Athènes, à côté des monuments de Périclès, de Korais et du patriarche-martyr Gregorios. Elle a été solennellement inaugurée en présence du roi George I, dans un beau discours, a exprimé la reconnaissance de la Grèce pour l'illustre homme d'Etat.

On se souvient que Girardin avait menacé le National de faire la biographie de chacun des ses rédacteurs. Cette menace visait Carrel.

Girardin n'hésita point à déclarer à Carrel lui-même qu'il figurait une dame à laquelle Carrel était uni depuis plusieurs années par les liens de l'affection la plus pure et la plus dévouée.

Or, cette dame était mariée, séparée, et la loi sur le divorce, votée par la Chambre des députés à plusieurs reprises, ayant été rejetée par la Chambre des pairs, l'union de Carrel, à sa grande douleur, n'était point légitime.

C'est ce fait, seulement connu des amis de Carrel, que Girardin menaçait de divulguer au public. On conçoit dès lors la qualité d'offense donnée à Carrel, qualité qui ne s'expliquait pas avec la version banale.

Ces assertions se contrôlent dans les Indiscrétions de Joseph d'Arcey, parues en 1881, et dans un recueil de légendes et souvenirs d'Amédée Pichet, parus en 1890.

En ce cas, le rôle de Girardin n'aurait pas été des plus honorables; il y a des armes dont la polémique ne devrait jamais se servir; c'est une théorie que nous entendons soutenir même par des gens qui ne craignent pas toujours de ramasser les plus mesquines calomnies, au risque d'atteindre des femmes, qui loin de nos discordes, devraient y échapper.

Arrivée du McPherson. New York, 9 août.—Le transport des Etats-Unis McPherson, parti de Santiago, le 2 août, avec 9 officiers et 412 hommes de 5e d'infanterie, est arrivé ici.

Menagez votre système ainsi que votre bourse. Un gallon d'air d'Abita donne un appétit d'ours.

Le maître rentre donc inaperçu. Il va mettre lui-même son cheval à l'écurie. Sa marche est redevenue plus solide.

Il entre ensuite dans son cabinet de toilette, se lave à la grande eau et change de vêtements. Le sang a cessé de couler. Une terrible colère brille dans les yeux du paysan. S'il y avait eu pour la duchesse de Villefort quelque chance de trouver en lui, malgré tout, un peu de compassion, cette chance n'existait plus. Il n'y avait plus qu'un

sur la tombe d'Armand Carrel, dans leur harangue, adopter la version officielle du duel qui termina la vie de cet écrivain courageux. On sait qu'il se battit en duel avec M. de Girardin et fut blessé mortellement. Ce duel n'a pas été étranger à sa réputation. Il ne serait pas oublié aujourd'hui; cependant que resterait-il de lui, polémique et sans flamme?

La tradition veut que le duel ait été nécessaire par une querelle toute professionnelle. Emile de Girardin préconisait pour la presse la création d'un nouveau genre; et il voyait juste. Armand Carrel, attaché à la vieille formule doctrinaire, le combattait. La polémique prit un tour assez vif pour rendre une rencontre inévitable.

Et ce la vérité. Il y a quelques années, on a étudié cette question de très près. On est arrivé à détruire l'historique qu'en fait Louis Blanc, souvent aussi par vérité que l'illustre Michelet, dont l'histoire n'est qu'un séduisant paradoxe ou un févèreux pamphlet.

Que Carrel ait pris la mouche parce que M. de Girardin, malmené, lui avait répondu vertement: c'est inexact. M. Fiaux a établi, pièces en mains, en s'appuyant sur des indices formels, fournis par les études de Nisard, de Loménie, de Sainte-Beuve, de Littré et de Guizot, et en les complétant par des textes empruntés à un livre d'Amédée Pichet et à un autre livre de Bonnet de Malherbe, que la cause du duel fut autre.

De vive voix, dans un entretien qu'ils eurent seul à seul, Girardin adressa à Carrel un de ces outrages qu'un homme de cœur ne peut point ne pas relever.

On se souvient que Girardin avait menacé le National de faire la biographie de chacun des ses rédacteurs. Cette menace visait Carrel.

Girardin n'hésita point à déclarer à Carrel lui-même qu'il figurait une dame à laquelle Carrel était uni depuis plusieurs années par les liens de l'affection la plus pure et la plus dévouée.

Or, cette dame était mariée, séparée, et la loi sur le divorce, votée par la Chambre des députés à plusieurs reprises, ayant été rejetée par la Chambre des pairs, l'union de Carrel, à sa grande douleur, n'était point légitime.

C'est ce fait, seulement connu des amis de Carrel, que Girardin menaçait de divulguer au public. On conçoit dès lors la qualité d'offense donnée à Carrel, qualité qui ne s'expliquait pas avec la version banale.

Ces assertions se contrôlent dans les Indiscrétions de Joseph d'Arcey, parues en 1881, et dans un recueil de légendes et souvenirs d'Amédée Pichet, parus en 1890.

En ce cas, le rôle de Girardin n'aurait pas été des plus honorables; il y a des armes dont la polémique ne devrait jamais se servir; c'est une théorie que nous entendons soutenir même par des gens qui ne craignent pas toujours de ramasser les plus mesquines calomnies, au risque d'atteindre des femmes, qui loin de nos discordes, devraient y échapper.

Arrivée du McPherson. New York, 9 août.—Le transport des Etats-Unis McPherson, parti de Santiago, le 2 août, avec 9 officiers et 412 hommes de 5e d'infanterie, est arrivé ici.

Menagez votre système ainsi que votre bourse. Un gallon d'air d'Abita donne un appétit d'ours.

PANSEMENTS

A LA TOILE D'ARAIGNEE.

Nous vivons encore au milieu de vieux préjugés que l'on ne saurait trop combattre. Parmi ceux-là, il faut citer l'antique habitude, si vantée un peu partout, d'appliquer sur les blessures, en guise de pansement, la toile d'araignée.

Dans beaucoup de campagnes et même de petites villes, raconte la Nature, on entend dire: "Vous vous êtes coupé. Ce n'est rien; allez à l'étable ou à l'écurie, prenez un peu de toile d'araignée; enveloppez bien la coupure... et ce sera fini demain."

Gardez-vous bien de suivre ce conseil. Les toiles d'araignée sont des réceptacles de microbes qu'y transportent l'air ou les mouches. On ne saurait mieux choisir pour s'infecter des maladies infectieuses. Et il y a de braves gens qui, sous l'empire de certaines superstitions, vont jusqu'à recommander surtout l'emploi des vieilles toiles qui pendent au sommet des écuries; il leur faut des toiles d'écurie. Or, celles-là peuvent surtout communiquer le tétanos, comme M. Nocard a eu l'occasion d'en enregistrer plusieurs exemples.

Dernièrement, à la Société centrale vétérinaire de Paris, M. Pécos a cité le cas d'un cheval qui avait été blessé à l'avant-bras par des ronces artificielles et que l'on s'était hâté de panser avec des toiles d'araignée. Quelques jours après le pansement, le membre s'enflamma et devint le siège d'une forte éruption de herpes, ou variole de cheval, que lui communiqua la vache. Le vétérinaire constata que les toiles d'araignée avaient été ramassées dans une étable où il y avait des vaches atteintes de cow-pox, ou variole-vaccin. La toile avait recueilli du virus et le virus avait pénétré par les déchirures de l'avant-bras.

La toile d'araignée peut être considérée comme un véritable propagateur des affections virulentes. Il est absolument dangereux de s'en servir. Et nous y insistons parce que, au contraire, on la considère trop comme un tissu excellent.

Donc, il faut se garder d'aller chercher dans un coin une toile d'araignée, sauf pour la détruire, et il convient d'avoir recours à la charpie et autres pièces de pansements bien aseptisées. Défilons-nous de vieux préjugés.

Chemin de fer... en bois.

La qualité et le métal du rail sur lequel roulent nos trains est une question capitale chez nous pour un bon fonctionnement; cependant on peut agir d'une façon plus simple que le prouve une ligne établie tout dernièrement au Canada.

Ces jours derniers, en effet, a eu lieu l'inauguration, au Canada, du premier chemin de fer... en bois qui ait été construit. Il va servir surtout au transport des voyageurs et des marchandises légères, les lourdes charges devant être transportées par des voies en somme assez fragiles. Celles-ci, en effet, sont en érabie. Ces rails d'un nouveau genre mesurent 0 m. 10 de large sur 0 m. 17 de haut. Leur écartement est d'un mètre d'axe en axe.

Il faut dire que le nouveau chemin de fer, dont le développement atteint 50 kilomètres, a été construit aux environs de Québec, en vue de l'exploitation d'une forêt d'érables que ne desservait encore aucun railway local.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Grand succès, hier soir, pour Girard-Girodia, presque aussi complet que celui de Martha, bien que la musique lui soit légèrement inférieure. Mais le public qui se distraire au Parc Athlétique se demande, avant tout, qu'on s'amuse et il faut convenir que sous ce rapport la nouvelle opérette répond amplement à ses désirs.

Aussi y aura-t-il foule, ce soir et demain soir au Parc.

WEST END.

Suppe, Sousa, Bucchioni sont trois compositeurs très aimés du public de la Nouvelle-Orléans. Aussi attirent-ils la foule au West End et ils se font toujours applaudir. Nous en dirons autant des solistes de l'orchestre Weidon, de M. Fabian, par exemple. Citons aussi la pièce intitulée: "Musicians Asray in the Forest", qui a beaucoup plu hier soir.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Opinion de Pitanchard sur la diette d'eau de source. Le vrai gaspillage de l'eau... c'est d'en mettre dans son vin!

Distribution des prix. Le jeune fils d'un homme de lettres a reçu son volume des mains d'un académicien qui présidait la cérémonie.

Et l'heureux père a pu dire avec orgueil: "C'est la première fois qu'un de mes ouvrages est couronné par l'Académie française!"

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: Un an \$6.00... 6 mois \$3.50... 3 mois \$2.00

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: Un an \$12.00... 6 mois \$7.00... 3 mois \$4.00

EDITION DU DIMANCHE

Pour les Etats-Unis, port compris: Un an \$12.00... 6 mois \$7.00... 3 mois \$4.00

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: Un an \$6.00... 6 mois \$3.50... 3 mois \$2.00

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: Un an \$12.00... 6 mois \$7.00... 3 mois \$4.00

EDITION DU DIMANCHE

Pour les Etats-Unis, port compris: Un an \$12.00... 6 mois \$7.00... 3 mois \$4.00

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Nos agents peuvent faire leurs remises MANDATS-POSTAUX ou par TES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LA

Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

PREMIERE PARTIE

Une Haine d'un Sibaie

CHII

LETTRE D'AMOUR.

Pas de secrets, vous enten-

dez, monsieur Girodias! Eh bien, je viens de voir Michelle... je viens de la quitter, il n'y a pas une demi-heure, et Michelle vient de me dire, en me parlant de vous: "Si tu le vois, frappe le au visage, si fort que sa joue infâme en soit pour toujours marquée comme d'un stigmate de honte!"... Et si tu n'es pas le plus robuste, crache-lui à la figure comme font les faibles, pour lui prouver ton mépris, parce que cet homme est le plus lâche des hommes, parce qu'en employant la force, le piège, le mensonge et la ruse, il a fait de moi sa maîtresse!"

ers, lâchant les rênes, s'affaissa sur le sol. Roland enlève son cheval et disparaît. Si la solitude des champs est complète et s'il n'y a là aucun témoin de cette scène rapide il n'en est pas de même du bois où vient de surgir le garde Soubise, qui rentre de sa tournée. Il a tout vu de loin. Un moment, il reste frappé de stupeur, et il lui semble qu'il a mal vu; mais comment ne pas croire? Voilà bien Roland qui s'éloigne par un sentier sous le couvert sans se presser, comme s'il ne s'était passé rien d'anormal... Et voilà bien Girodias étendu sans mouvement près de son cheval, qui vague en liberté. — Il l'a donc tué? murmure le garde. Et il va pour se rapprocher de Girodias, lorsque celui-ci se soulève, péniblement, se met debout. Alors Soubise s'arrête. Girodias n'avait plus besoin de lui et Soubise était prudent. — Ne nous mêlons pas de querelles qui ne nous regardent point. Il s'esquive, rentre sous le bois sans bruit. Girodias en obéissant s'est rapproché de son cheval. Par deux fois il essaya de mettre le pied à l'étrier et manqua de tomber, aveuglé par le sang qui sort des larges blessures et encore tout étourdi des rudes

coups qui ont fait sonner son crâne. Enfin, il est en selle. Le cheval repart au pas... Chaque pas, chaque mouvement cause à Girodias, dans la tête, des douleurs intolérables. Aux Grandes-Roches, personnel. La maison est vide: en ce jour de fête, Girodias a donné congé à tout son personnel: les domestiques sont à Clisson en train de danser; Pierre et Gaston, eux-mêmes sont au village, prenant leur part de la joie de tous. Girodias et ses fils doivent dîner à Clisson, de telle sorte que les domestiques n'ont plus besoin au château. Comme ce sont tous des gens du pays et qu'ils ont au village des amis ou des parents, ils dîneront eux-mêmes hors des Grandes-Roches. Le maître rentre donc inaperçu. Il va mettre lui-même son cheval à l'écurie. Sa marche est redevenue plus solide. Il entre ensuite dans son cabinet de toilette, se lave à la grande eau et change de vêtements. Le sang a cessé de couler. Une terrible colère brille dans les yeux du paysan. S'il y avait eu pour la duchesse de Villefort quelque chance de trouver en lui, malgré tout, un peu de compassion, cette chance n'existait plus. Il n'y avait plus qu'un

bloc de pierre à la place de ce cœur. Il vient de se rasseoir à son bureau. Trois longues cicatrices rouges entament sa joue droite, coupent les lèvres et se perdent dans la barbe; les lèvres sont tuméfiées, gonflées; l'enfant a frappé avec toute sa vigueur de jeune colosse. Il consulte sa montre... Voici quatre heures et demie... Est-ce que la duchesse ne viendrait pas?... Qu'importe!... Quelle qu'elle soit, ruine ou déshonneur, ne tient-il pas toujours une vengeance certaine? Tout à coup l'aperçoit. Elle hésite... elle se cache tantôt se rapproche... tantôt s'éloigne. Enfin, elle se décide et franchit la grille d'un pas rapide. — Elle vient!... Et comme la première fois, mais cette fois parce qu'il n'y a plus de domestiques aux Grandes-Roches, Girodias lui-même va la recevoir... Par le bois, lentement, Roland retourne à Villefort; sur les feuilles mortes et la mousse humide du petit sentier qu'il a choisi, on l'entend pas résonner le pas de son cheval. Il est encore, l'enfant, tout frémissant du châtiement, de sa colère et de sa haine, pour une minute assourcies... — Je l'ai marqué pour toute sa vie, murmure-t-il.

Il y a un quart d'heure déjà que la scène est finie, et entre les arbres de haute futaie Roland aperçoit la campagne, où le jour commence à baisser, et au loin, sur le coteau, les ruines. Dans l'avenue qui coupe en deux la forêt, il voit soudain passer une femme qui se hâte, qui court presque... Il se penche; il regarde plus attentivement... Elle paraît et disparaît, selon que les arbres plus ou moins épais la dérobent ou la laissent visible. Et il n'a pas de peine à reconnaître la duchesse. — Seule... et de ce pas rapide... et toute émue... où va-t-elle? Dans l'âme de Roland, respectueuse et tendre, aucun sentiment de curiosité. Mais il réfléchit qu'elle peut rencontrer Girodias... Girodias après ce châtiement!... Et de quel serait capable la rage du paysan? Où va-t-elle? Cela lui importe peu. Sa mère est libre. Mais du moins, comme elle ne soupçonne pas le danger, Roland veillera de loin sur elle... Il la suivra, se mettra pour ainsi dire dans son ombre, sans qu'elle s'en doute, pour intervenir si on la menace... Il se jette à bas de son cheval, attache celui-ci à un hêtre par la bride, le flâte sur le museau en lui disant: — Reste tranquille! ne t'ennuie pas!... Je reviens tout de

suite... Il suivit de loin madame de Villefort, sans se montrer. Au fur et à mesure qu'il la voyait se diriger vers la lisière du bois, du côté des Grandes-Roches, il paraissait surpris. Mais quand elle traversa le bout de plaine, monta le coteau, hésita devant la maison de Girodias et y entra enfin, Roland fut déconcerté. — Qu'a-t-elle à faire avec cet homme?... Comment se peut-il qu'elle aille seule chez ce misérable?... L'entrevue, du reste, ne fut pas très longue. Une demi-heure à peu près s'écoula, lorsque de nouveau reparut la duchesse de Villefort. Roland essaya de voir Girodias. Il ne le peut. La duchesse était seule et Girodias ne la reconduisait point. Le pauvre femme semblait très agitée, toute tremblante, en proie à une émotion extraordinaire. Roland pouvait en juger aisément par sa démarche chancelante. Parfois même madame de Villefort s'arrêtait contre un arbre, en redescendant le coteau, et là, elle appuyait les mains contre son cœur. Roland ne se montra pas. Madame de Villefort passa tout près de lui sans le voir et continua son chemin au travers du bois. Elle semblait toujours aussi